

Jean redevenant livide, et, obéissant à une fureur aveugle, il s'écria :

— Eh bien ! monsieur, moi aussi je l'aime !

— Ah ! pardon, dit Hector dont la voix devint railleuse, je ne savais pas avoir un rival. Mais, dans tous les cas, ce n'est point à nous à trancher la question, mais bien à la comtesse. Lui avez-vous avoué votre amour ?

Cette question, froidement et nettement posée, déconcerta Jean. Non-seulement il n'avait jamais avoué à la comtesse qu'il l'aimait, mais encore, quelques heures auparavant, il n'eût osé se l'avouer à lui-même... Et maintenant il venait de se trahir, de confier à un autre, à un rival heureux, le secret de son cœur...

— La comtesse, poursuivit Hector qui savourait la honte et les tortures de son ennemi, la comtesse, à qui je ferai part de votre attachement, décidera entre nous. Elle verra si elle doit sacrifier son cousin le comte de Maltevert à...

Le comte s'arrêta.

— Pardon, dit-il, comment vous appelez-vous ?

— Jean.

— Ce n'est pas un nom, cela.

Jean se souvint alors que le commandeur l'appelait son fils, l'orgueil de cette fière race dont il était issu lui monta du cœur au visage, et il répondit en regardant hardiment Hector.

— Je m'appelle Jean de Montmorin !

Jean s'attendait à une explosion de colère de la part du comte ; il n'en fut rien.

Hector répondit avec calme :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur. Il n'y a jamais eu de ce nom que M. le commandeur de Montmorin mon oncle, et il est mort célibataire. Or, vous ne pourriez être, à tout prendre, qu'un péché de sa vieillesse ; et vous conviendrez que ce n'est point à moi, son neveu, qu'il appartient de reconnaître au grand jour une faute qu'il a si bien cachée dans l'ombre.

Cette réponse foudroya Jean ; il tourna sur lui-même et chancela étourdi.

— Ainsi donc, balbutia-t-il, vous ne voulez pas vous battre avec moi ?

Hector se prit à rire.

— Allons donc ! mon cher, répondit-il, pour me battre avec vous, il faudrait que je vous eusse insulté ; en outre, j'ai un principe qui me sert de loi : quand on est quelqu'un, on se bat avec quelque chose.

Et le comte pirouetta sur les talons et s'en alla, laissant le jeune homme frappé de stupeur.

Jean demeura, pendant quelques instants, aussi immobile, aussi muet que si la baguette d'une fée l'eût métamorphosé en dieu Terme ; mais enfin, la rage et la douleur se firent jour au milieu de cette prostration ; il laissa échapper un cri sourd et furieux, et voulut s'élancer après le comte, le souffleter et le forcer ainsi à lui rendre raison...

Mais alors une main de fer le saisit par le bras et l'arrêta, tandis qu'une voix grave et triste lui disait :

— Jean, mon enfant, vous ne vous battez pas !

Jean se retourna vivement et se trouva face à face avec Pandrille.

Pandrille n'était plus cet intendant bonhomme et souriant, au regard intelligent et madré, à la lèvre moqueuse et niaise, à la fois, qui se gaussait de MM. les cohéritiers, tout en ayant l'air de les accabler de son respect.

Non, Pandrille était grave, triste, solennel ; ses cheveux blancs semblaient à cette heure imprimer à son visage cette expression de noblesse et de majesté qui sied si bien à l'âge mûr ; et l'on eût dit que l'âme tout entière du commandeur était passée dans ce visage et dans cette voix.

— Oui, mon enfant, répéta-t-il avec un accent tout paternel, je vous défends de vous battre aujourd'hui, de provoquer ce misérable qui vous a insulté ; je vous le défends, au nom de votre père, mort, qui m'a ordonné de veiller sur vous comme sur mon fils.

Et Pandrille entraîna le jeune homme dans une vaste salle du rez-de-chaussée, où se trouvait suspendu le portrait en pied du commandeur au milieu des autres portraits de famille échus en partage au cadet de Maltevert.

— Mais cet homme m'outrage ! s'écria le jeune homme hors de lui.

— Je le sais.

— Et tu ne veux pas que je me venge ?

— Non.

Puis Pandrille ajouta :

— Non, pas encore... plus tard...

— Que veux-tu dire ?

— Tenez, monsieur Jean, reprit l'intendant en étendant la main vers le portrait du commandeur, je le sais bien, moi, et ils le savent tous que c'était là votre père... mais ils le nieront, par orgueil ; ils le nieront jusqu'à ce que...

Pandrille s'arrêta et jeta, un douloureux regard au portrait :

— O mon noble maître, murmura-t-il, quel lourd serment vous avez exigé de moi !

Ensuite il attira le jeune homme sur son cœur, et l'y pressant tendrement :

— Va, mon enfant, dit-il, une heure viendra où tu pourras leur jeter un nom au visage, comme un défi solennel ; une heure viendra, ô mon jeune maître, où je vous tendrai à genoux une épée de gentilhomme en vous disant : Allez ! maintenant, monseigneur, vous pouvez frapper de votre gant ces hommes qui vous ont renié ; allez, vous êtes leur pair.

— Cette heure viendra donc ! murmura Jean éperdu.

— Peut-être... répondit le vieillard... et bientôt. Mais ne m'interrogez point, ne me demandez rien... j'ai juré.

Mais Jean laissa échapper un cri de douleur.

— Ce sera trop tard, dit-il.

— Trop tard ?

— Oui, fit-il d'une voix brisée... trop tard, car je serai mort.

— Vous êtes fou !

— Ah ! s'écria-t-il avec véhémence en prenant la main de Pandrille, tu ne sais donc pas...

— Quoi ? interrogea celui-ci, qui se souvint alors du visage de la comtesse. Qu'y voulez-vous dire ?

— Elle l'aime.

— Qui ?

— Lui ! la comtesse... elle l'épousera !

— C'est impossible ! exclama Pandrille stupéfait.

— C'est vrai... murmura Jean d'une voix éteinte.

Et puis il raconta au vieillard tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait entendu depuis une heure ; il lui dit, en sanglotant, ses angoisses et son désespoir, et acheva avec un rire amer :

— C'est tout simple, et il me l'a bien dit. N'est-il pas le comte de Maltevert ? ne suis-je point Jean le hâlard ?

— Oh ! s'écria Pandrille, cela ne se peut pas, monsieur Jean : vous êtes fou... vous avez rêvé.

— Oui, dit-il, rêvé... je l'ai cru.

— Elle, épouser le fils de cet homme qui renia votre père et voulut le faire chasser comme un mendiant ! Ah ! vous êtes fou, monsieur, vous avez rêvé, vous dis-je, ou je deviens fou moi-même.

Et puis Pandrille eut une inspiration subite, et la colère étincela dans le regard de ce vieux soldat qui, pendant vingt années, avait porté l'épée :

— Il y a là, s'écria-t-il, quelque horrible trahison du comte, quelque ténébreuse infamie que je découvrirai... et alors... oh ! alors, soyez tranquille, moi, Pandrille Bourdin, moi le soldat obscur, je vous vengerai !

Et Pandrille chercha à son côté cette épée depuis longtemps absente.

— Monsieur Jean, reprit-il après avoir médité quelques secondes et être redevenu plus calme, vous allez me jurer que vous resterez là, dans cette salle, que vous m'attendrez dix minutes, sans appeler sans vous désoler. Je vais voir la comtesse, et je saurai tout.